

TACK





SAPERE AUDE

Stabilité ou liberté ?
ÉCRIT PAR MAYLI

Brave New World est une dystopie d'Aldous Huxley, publiée en 1932, qui dépeint une société futuriste régie par l'eugénisme : les individus sont artificiellement fécondés dans des Centres d'Incubation et de Conditionnement pour être programmés à remplir leur future fonction sociale. Les castes constituent le fondement même de la société, depuis les Alphas, l'élite dirigeante, ayant bénéficié de tous les soins pendant la conception, jusqu'aux Epsilons, en bas de l'échelle, servant aux tâches les plus ingrates, qui ont vu leur évolution lourdement retardée à l'aide de différents produits chimiques, et qui sont souvent des clones répétés à l'envi d'un même individu. Tous les enfants sont conditionnés, c'est-à-dire accablés nuit et jour de phrases censées leur inculquer les valeurs de la société : "62 400 répétitions font une vérité". Le libre arbitre n'existe plus : "Aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement." Le refus des frustrations est visible par une liberté sexuelle totale, la notion de couple ou de famille est perdue, l'amour est un sentiment oublié : "Les gens sont heureux : ils obtiennent ce qu'ils veulent, et ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir". Et si parfois quelques désagréments surviennent, le soma, drogue sans effet secondaire, est distribué par l'État mondial et permet aux individus de plonger dans une constante extase. Son importance dans la société mondiale révèle tout de même ce bonheur mensonger, la fuite de la réalité étant bien caractéristique du monde moderne. Cette société biologiquement parfaite, sans frustration et sans révolte, a annihilé tout ce qui peut amener les citoyens à penser - l'art, la science, l'histoire - pour préserver sa stabilité. Cette société, qui a oublié les religions traditionnelles pour faire de Ford leur nouveau dieu et le taylorisme leur nouveau modèle, est comme figée.

Ce roman d'anticipation est d'abord le tableau d'une société capitaliste triomphante : chaque individu est un consommateur docile contraint de s'insérer dans la vie collective. La machine de production-consommation mondialisée exige une parfaite normalisation du citoyen, avant sa naissance par manipulation génétique, et tout le long de sa vie par le conditionnement. Ses goûts sont minutieusement encadrés en vue de la consommation de loisirs collectifs coûteux, au détriment d'activités peu onéreuses, voire gratuites. La nature est méprisée parce qu'elle ne crée pas suffisamment d'échanges. La cible d'Huxley est en réalité la combinaison de l'industrialisme et du consumérisme qu'il a associé à Henry Ford. Du temps d'Huxley, l'industriel américain était considéré comme le pionnier de l'organisation scientifique du travail, qui a fait croître considérablement la production industrielle, en plus d'augmenter le pouvoir d'achat des salariés pour qu'ils puissent s'offrir les biens produits. La division du travail horizontale et verticale, la chaîne de montage et la standardisation ont rendu le travail bien plus efficace et bien moins humain, comme le parodie *Les Temps Modernes* de Charlie Chaplin. En exploitant ces tendances contemporaines, Huxley postule un système de castes sans que personne ne se soucie de la déshumanisation du travail moderne parce que les personnages ne possèdent plus leur humanité. Plus frappant encore, il présente un monde dans lequel les gens ne sont plus simplement les victimes de la production de masse mais les produits de celle-ci. Il n'y a plus de sujets, mais des masses anonymes esclaves d'un bonheur conforme qu'elles ne choisissent pas.

Cette société mondiale entièrement uniformisée et aseptisée par le développement économique, scientifique et technologique est en réalité un totalitarisme qui impose à l'individu un bonheur assimilé aux seuls comforts matériel et psychologique. L'eugénisme n'a pas pour but de fabriquer des individus avec des capacités surhumaines mais de maintenir l'ordre social : il s'agit de produire des individus, et surtout de les standardiser biologiquement pour les intégrer entièrement dans leur future place en société. Il s'agit aussi d'éviter toute forme de mixité sociale également source de désordre : la standardisation des niveaux de beauté et d'intelligence de chaque caste permet ainsi de faire en sorte qu'elles ne se côtoient pas. En allant jusqu'à fabriquer les corps des individus, le totalitarisme dépeint par Huxley se dispense de la nécessité du contrôle par la force : les hommes agiront spontanément de façon socialement conforme, parce que leur corps est biologiquement programmé à cette fin. Huxley décrit par conséquent la coexistence dépassionnée des castes, qui n'ont, d'un point de vue marxiste, aucune conscience de classe ; la propagande avec la répétition des dogmes annihile d'autant plus l'esprit critique. Huxley parle d'un monde où il n'y aurait "aucune raison de bannir un livre, puisqu'il n'y aurait personne pour vouloir en lire un". Plus profondément, *Brave New World* illustre une société dépourvue d'éthique mais reposant sur un bonheur inaltérable - même si superficiel. Sous prétexte de faire le Bien des humains, la caste dirigeante conserve sa domination en stabilisant la société par amour de la servitude. La moindre pulsion apparemment spontanée est en fait le reflet de dogmes utilitaristes intériorisés depuis l'enfance. L'auteur a supprimé de ce nouveau monde dystopique toute incertitude, tout trouble. En aucun cas, dans un État mondial surdéterminé, le pouvoir ne pourrait échapper aux Alphas génétiquement conçus pour diriger. D'ailleurs, personne n'y trouve rien à redire : les membres des classes inférieures ont été conditionnés, pendant et après leur conception, pour se complaire dans leur travail et se satisfaire de leur statut. Les inégalités sont à ce point intériorisées qu'elles ne font même plus l'objet de discussions, le débat étant de toute manière intellectuellement impossible : la stabilité sociale est rarement compatible avec le libre-arbitre. Il en résulte que le combat militant contre l'oppression du système commence par une reconquête de la liberté intérieure.

L'hebdomadaire *Politis* revenait en 2015 sur les anticipations d'Huxley, qui a su prévoir l'irrésistible tendance despotique de nos démocraties occidentales, dans lesquelles les dirigeant-es sont préalablement sélectionné-e-s par les instituts de sondage (qui imposent ou détruisent leurs images selon des critères édictés par les classes dominantes), les médias (qui décident de la place qu'ils leur accorderont pour présenter leur projet) et bien sûr les milieux financiers. Mais avec la crise économique des Subprimes qui a fait éclater la colère commune contre les élites, et surtout le poids de la menace climatique qui commence à agacer les jeunes, les apparences démocratiques de nos systèmes ne suffisent plus à en garantir la stabilité - à la différence du monde d'Huxley. Évidemment, le mouvement des gilets jaunes et toutes les révoltes populaires actuelles sont un indicateur de ce qui reste de la démocratie - liberté de manifestation de 1789 -, mais la multiplication de l'arsenal répressif est bien la marque de l'usure de ce système. En effet, la militarisation outrancière des forces de l'ordre, la loi de sécurité globale (extension de l'usage des drones et des caméras piétons des policiers avec possibilité d'un logiciel de reconnaissance faciale, pénalisation de la diffusion d'images des forces de l'ordre), le fichage massif des militant-es politiques - et de leur entourage, état de santé, habitudes de vie, activités en ligne, lieux fréquentés, opinions politiques, convictions philosophiques, religieuses, appartenance syndicale - et la loi séparatiste, faisant ouvertement l'amalgame entre pratique de la religion musulmane et apologie du terrorisme, en sont des exemples.



BETTINA LORMEAU

Pour ne pas terminer en esclaves joyeux, la révolte est de mise - et tant pis si elle apparaît "anti-républicaine" aux yeux du gouvernement. La résignation ou la lassitude ne doivent pas l'emporter, car en réalité, la cruauté ne peut s'exercer qu'avec son plus grand allié : la docilité de l'humain moderne, obéissant sagement, qui accepte servilement la moindre politique publique, qui, passif et résigné, se conforme même aux modèles qu'il condamne. Les rebelles, les insubordonnés, les réfractaires sont en réalité de moins en moins nombreux pour nous préserver des dérives du pouvoir, pour se révolter face au fascisme - mais ce sont eux, les super-héros.

"La démocratie et la liberté seront les thèmes de toutes les émissions de radio et de tous les éditoriaux. Entretemps, l'oligarchie au pouvoir et son élite hautement qualifiée de soldats, de policiers, de fabricants de pensée, de manipulateurs des esprits, mènera tout et tout le monde comme bon lui semblera."

Brave New World Revisited, Aldous Huxley

COUVERTURE #12

PAR @SHIRLEYELL

2 SAPERE AUDE : STABILITÉ OU LIBERTÉ PAR MAYLI

ILLUSTRATION PAR BETTINA LORMEAU, ÉLÈVE DU LYCÉE DE
BRÉMONTIER.

4 TOUS LES HÉROS NE PORTENT PAS DE CAPE PAR LINO, ÉLÈVE AU LYCÉE BRÉMONTIER

6 DECEASED : QUAND LES SUPER-HÉROS FONT FACE AUX ZOMBIES PAR THÉO TOUSSAINT

7 ILLUSTRATION PAR @E_P_DRAW

8 POURQUOI ATTENDRE QUE QUELQU'UN VIENNE VOUS SAUVER ? PAR MAEVA TROUILH

ILLUSTRATION PAR @TRACE_UN_TRAIT

9 POSTER #6 PAR @ARCHE_DE_NOEE

10 SI LA MUSIQUE NOUS A SAUVÉ DEPUIS L'ÉPIDÉMIE, DOIT- ON LA SAUVER EN RETOUR ? PAR HUGO VERDIER

12 OURS

TOUS LES HEROS NE PORTENT PAS DE CAPE

Faut-il avoir une cape, des collants, un slip rouge et un insigne voyant sur la poitrine pour être un super héros ? Si ces clichés, imposés par la culture des comics américains après la seconde guerre mondiale, s'imposent désormais comme une norme, présente dans l'imaginaire collectif, le super héros n'est désormais plus cantonné à cela. Le super héros se définit comme possédant des pouvoirs surnaturels, qu'il utilise pour faire le bien autour de lui. Il pourra, selon les cas, voler, soulever des voitures ou voir à travers les murs. Cependant le super héros n'est qu'un être de fiction. Une image. Un dessin. Un acteur.

Sauf que le super héros n'a pas besoin d'incarner toutes ces caractéristiques pour être.

Le héros, le vrai, celui qui habite en bas de votre rue, ne porte pas de masque pour exercer ses "pouvoirs". Les véritables héros de notre monde actuel ne sont pas dans une salle de cinéma (vraiment pas, en ce moment), mais bien dans notre quotidien le plus banal et monotone. Il existe en effet des héros dont l'histoire mérite d'être mise sur le devant de la scène, et de ce fait, l'histoire de Stephane Ravacley semble être digne d'un scénario de film pour DC comics.

Stephane Ravacley est boulanger à Besançon. Laye Fodé Traoré, 19 ans, apprenti dans sa boulangerie, était contraint de quitter le territoire métropolitain français dès sa majorité. Pour lutter contre l'expulsion de son apprenti, le boulanger a entamé, le 03 Janvier 2021, une grève de la faim. Relayée par de très nombreux médias, son action a eu pour effet de permettre à Laye de rester en France.

Même si aucune adaptation de son histoire n'a encore été réalisée, il est indéniable que Stéphane Ravacley peut être considéré comme un véritable héros. Il s'illustre comme tel en mettant sa santé en péril pour aider celui au dessus duquel le danger plane.

"Si on ne fait pas quelque chose d'exceptionnel à un moment donné de sa vie (...)" a confié le boulanger bisontin au média Brut. Faire quelque chose d'exceptionnel. L'exploit de Stephane nous conduit à remettre en question ce qu'est un super héros.

Le super héros n'est donc plus un être fictif. Il n'est plus seulement un dessin, mais il devient bel et bien un être réel, dans notre monde. Il peut s'incarner en chacun de nous en fonction des actions que nous faisons. Faire quelque chose d'exceptionnel. Ces mots de Stephane Ravacley raisonnent avec force aujourd'hui. A l'heure des coups d'Etat, des manifestations et des crises sanitaire, sociales et économiques, faire quelque chose d'exceptionnel relève alors du héros. Etre un super héros tous les jours est donc un combat. Un combat qu'il faut mener, armé de sa bienveillance redoutable et de son courage à toutes épreuves.

A notre tour.



DCEASED :
QUAND LES SUPER-HEROS
FONT FACE AUX ZOMBIES

En Février 2020, DC Comics publiait en France une histoire alternative inédite nous transportant dans un univers sombre et violent, où l'intégralité des protagonistes de la Ligue de Justice se retrouvait confrontés à un virus mortel transformant la population en mort-vivants. Un an plus tard, que retenir de DCEASED, cette œuvre troublante et fataliste, sur laquelle nous pouvons faire miroiter la situation sanitaire actuelle ?

Une belle histoire d'amour entre les comics et les zombies

Marvel Comics, maison d'édition à laquelle sont rattachées les fameuses licences Avengers, 4 Fantastiques ou X-men, avait déjà proposé une incursion dans ce genre horrifique avec "Marvel Zombies" en 2006. La série, écrite à l'origine par Robert Kirkman, auteur de la bande-dessinée "The Walking Dead", avait connu un immense succès, à un point tel que de nombreux spin-off virent le jour, à une période où les zombies redevenaient à la mode à la fin des années 2000, notamment grâce à de nombreuses œuvres de fictions (films, séries et jeux-videos).

"Marvel Zombies" avait la particularité de proposer une vision discursive du modèle super-héroïque en contraignant nos personnages favoris, habituellement parés à braver n'importe quel danger, à fuir face à l'inconnu. Au-delà de la figure du zombie en tant qu'antagoniste, c'est la peur de l'autre et de la maladie qui effraie nos héros, témoins de la transformation de leurs compagnons en créatures mangeuses de chair. Si les grandes figures de la maison des idées sont déjà zombifiées au début du récit, à l'instar de Captain America, Iron Man ou Wolverine, le comics se concentre sur des personnages secondaires ou des héros encore sous-exploités à cette époque comme Forge ou Black Panther. Enfin, Robert Kirkman va s'amuser à déconstruire la mythologie des héros dans cette histoire alternative, en détournant leurs symboles, et en massacrant leurs êtres chers.

15 ans plus tard, cette tendance lassante de la pop-culture visant à incorporer des zombies un peu partout s'est largement affaiblie, en témoignent les chutes d'audiences de la série TV AMC «The Walking Dead» ou l'échec critique du jeu «Days Gone». Pourtant, DC Comics a souhaité laisser une carte blanche au scénariste Tom Taylor, reconnu pour son travail sur la série «Injustice : Gods Among Us» tirée du jeu vidéo éponyme. Habitué à délivrer des histoires se déroulant dans des univers alternatifs, l'auteur adore jouer avec les codes classiques du super-héros pour imaginer par exemple un monde dans lequel Superman devient dictateur. Si le concept de «DCEased» pouvait préfigurer un synopsis basique, l'auteur a su amener quelques nouveautés à ce genre éculé pour surprendre le lecteur. L'ambiance oppressante et lugubre du comics est sublimée par les visuels de Trevor Hairsine, qui propose des dessins réalistes, travaillés spécifiquement sur les personnages.

Personne n'est épargné par le virus

«DCEased» nous plonge in media res dans une journée banale pour les membres de la Justice League, après que l'équipe de héros ait arrêté Darkseid, un Nouveau Dieu et une menace cosmique permanente pour l'Humanité. Celui-ci se soustrait à la garde des justiciers et retourne sur sa planète afin de préparer un ultime plan contre la Terre, son arrestation n'était en réalité qu'une diversion pour capturer Cyborg, à qui il inocule un virus techno-organique. Darkseid relâche alors le patient zéro dans la nature, contaminant la terre entière via internet. Regarder n'importe quel écran devient mortel, le virus appelé «Equation Anti-vie» passe par le réseau et le contact physique pour atteindre ses victimes. La population mondiale devient hystérique, les humains se dévorent entre-eux tandis que les héros tentent de contenir le chaos, passant de protecteurs à fléaux en un claquement de mâchoire.

Dès la préface, extraite d'un article de DC Nation "Tom Taylor finds humanity in horror with DCEased", les intentions du scénariste sont claires : dresser un parallèle entre la diffusion d'un virus mortel, et la rapidité du transfert d'informations sur les réseaux sociaux.

"Métaphore de la rapidité avec laquelle la toxicité peut se propager en ligne, DCEased propulse Internet au rang de super-vilain. Et son éradication semble la condition sine qua non pour mettre fin au virus."

Pourtant, cette critique ne transparaît pas directement à la lecture du comics. Si la première partie du récit s'intéresse à la propagation de l'épidémie, le reste de l'histoire reste plus conventionnel, et se concentre plutôt sur la fuite des survivants en nous offrant une série de batailles entre les zombies et les héros. Il est tout de même important de noter que l'utilisation du zombie de Tom Taylor vient s'imbriquer dans la tradition de la métaphore politique, initiée par Georges A. Romero dans ses films, critiquant la société consumériste américaine.

On retrouve d'ailleurs cette forme de la "zombification" des réseaux sociaux et des smartphones dans "The Dead Don't Die" de Jim Jarmusch dans un propos bien moins subtil.

Comment mettre à mal les icônes de DC Comics ?

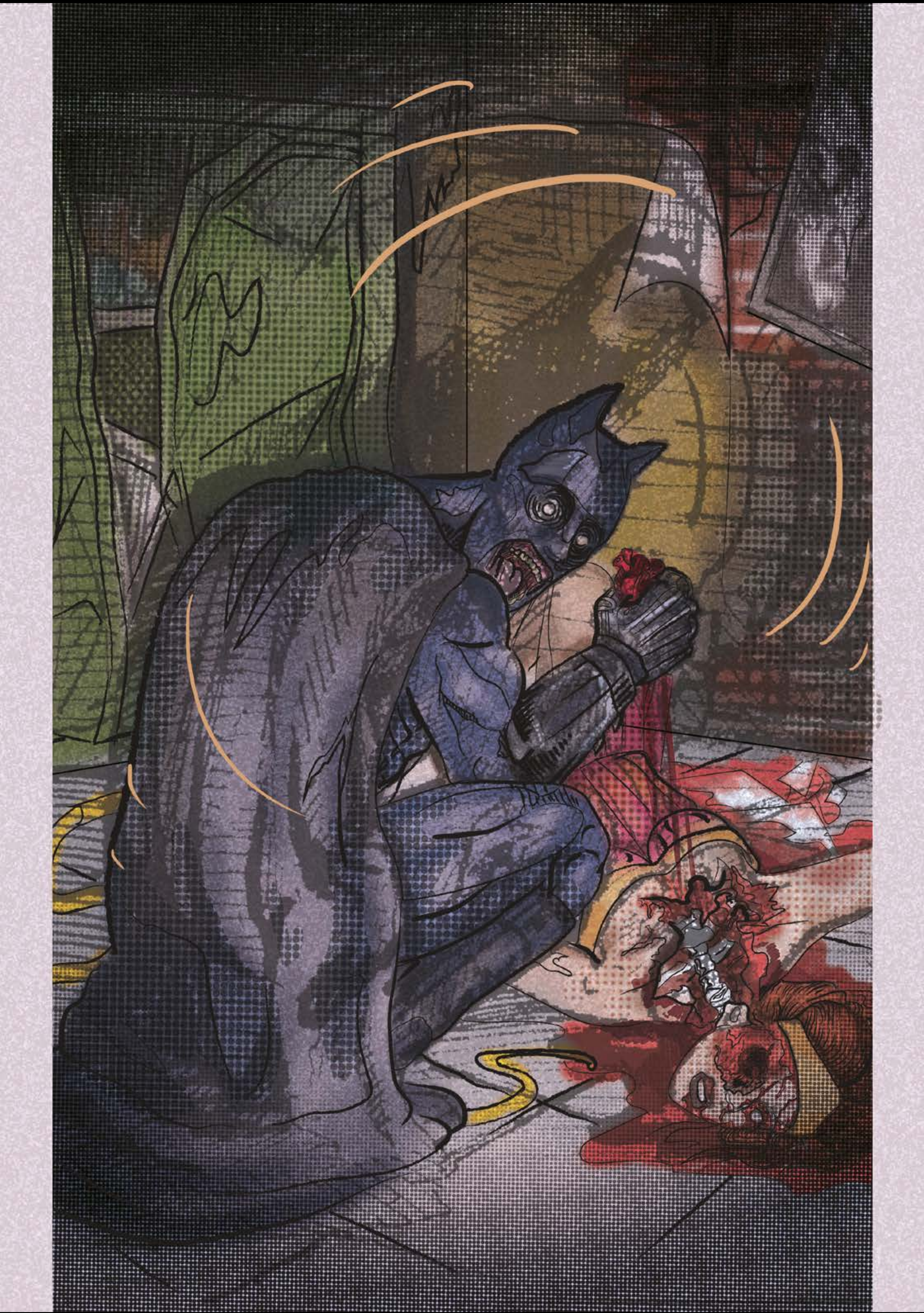
L'histoire dépeinte dans « DCEased » se centre autour de la figure de Superman. Déjà considéré comme un symbole d'espoir dans l'univers des comics, ce trait de personnalité est exacerbé dans ce récit de zombies, où l'homme d'acier viendra sauver ses compères des griffes des mort-vivants à plusieurs reprises. Pourtant, le super-héros de Krypton est lui-même désemparé face à la situation, celui qui se déplace plus vite qu'une balle de revolver n'est pas assez rapide pour sauver les milliers de personnes qui succombent simultanément au virus. Il possède le pouvoir d'entendre à travers des centaines de kilomètres à la ronde, les cris des victimes sont incessants. Le plus fort des super-héros de DC se retrouve impuissant face à la contamination mondiale.

Batman, quant à lui, est rapidement hors d'état de nuire. Un personnage aussi lié à la technologie est rapidement atteint par l'équation anti-vie. Le scénariste vient prendre à contre-pied les attentes des fans, si Batman, le meilleur détective du monde, est souvent à l'origine de plans ingénieux pour démêler des pires situations, les personnages de ce récit vont devoir se débrouiller sans lui. Enfin, «DCEased» impose des situations inédites à des héros et héroïnes souvent laissés.e.s au second plan : Black Canary devient Green Lantern, Mera reprend le trône de l'Atlantide et le duo d'antagonistes de la ville de Gotham, Harley Quinn et Poison Ivy prennent une place importante dans l'histoire.

Malheureusement, malgré les 240 pages du roman graphique, on passe trop rapidement d'une scène à l'autre, au point où certains éléments sont rapidement expédiés. On peut saluer l'ambition de tenter d'inclure la quasi-totalité des personnages de DC Comics et de montrer le destin de chacun des protagonistes. Cependant, les relations sont bien trop artificielles et on perd souvent en lisibilité sur la trame principale.

Tom Taylor nous livre un récit unique, qui confronte les figures super-héroïques à une situation catastrophique qui les dépassent. Cette dystopie horrifique vient bousculer les codes établis, et renverser le statut quo : finalement, les super-héros ne peuvent pas sauver tout le monde.

Theo Toussaint



POURQUOI ATTENDRE QUE QUELQU'UN VIENNE VOUS SAUVER ?

Nous avons vu ces derniers mois comment la vie pouvait prendre des tournures assez compliquées. Cela a mis à mal le moral de beaucoup de personnes, nous laissant tous plus ou moins dans une détresse incommensurable.

Il est important de réaliser à un certain stade de notre vie que la seule personne qui pourra réellement vous tirer vers le haut et vous aider à avancer, c'est vous-même.

Soyez le propre super-héros de votre vie, celui que vous rêvez d'être et celui que vous deviendrez grâce à de la persévérance. Afin de vous pousser hors de votre zone de confort et d'ainsi repousser vos limites, voici quelques informations importantes à retenir :

Vous pouvez être très doué dans un domaine, certains appellent cela du talent, mais si vous ne travaillez pas pour vous améliorer encore et encore, vous n'atteindrez jamais vos objectifs. Ne vous reposez pas sur vos lauriers et continuez à vous perfectionner tout au long de votre vie.

Même si vous êtes persévérant de base, parfois cela ne suffit pas et il faut se mettre soi-même des objectifs précis atteignables avec des stratégies accessibles. Est-ce que vous connaissez les objectifs SMART ? C'est une très bonne technique qui permet de se fixer des objectifs en termes de temps, de réalisation, de possibilité, tout en restant accessible et spécifique.

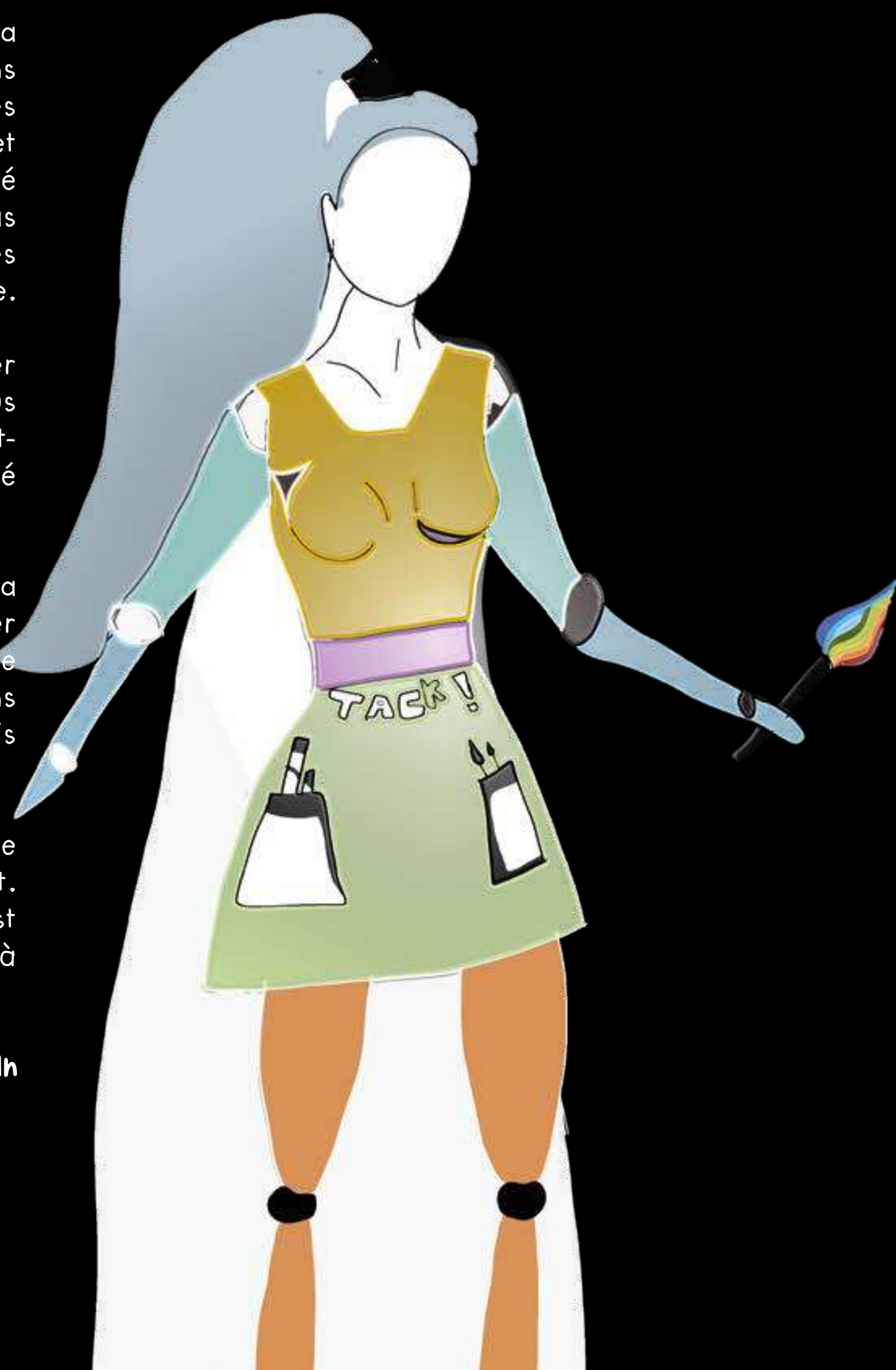
Faites attention à votre propre cerveau qui vous fera croire que vous n'êtes pas capable d'arriver à exceller dans votre domaine préféré. C'est ce qu'on appelle les croyances limitantes. Celles-ci proviennent de nos expériences passées et principalement de nos échecs. Comme nous avons par le passé échoué, nous sommes alors persuadés que ce sera toujours le cas pour certains cas de figure. Mais c'est faux. Et dans le pire des cas, un échec ce n'est pas grave car il vous permet d'apprendre.

Justement, en parlant d'apprendre : il faut arriver à accepter l'échec et les critiques (constructives ou non) auxquelles vous pourriez faire face. Il faut apprendre à devenir résilient, c'est-à-dire à passer outre ce qui nous a fait du mal ou nous a blessé afin d'en ressortir plus fort.

Enfin, intéressez-vous aussi à la loi de l'attraction. Elle fera de vous le maître de votre propre existence et permet d'accepter plus facilement quand les choses ne se passent pas de la manière que l'on aurait souhaitée. Attention à tout de même rester dans le rationnel car certaines tournures de cette « loi » sont parfois un peu trop extrêmes voire sectaires.

En finalité, vous êtes maître de votre vie et personne ne doit vous empêcher de devenir qui vous voulez être vraiment. C'est certain qu'avoir un exemple à suivre, un "role model" est motivant, mais si vous étiez votre propre modèle ? Soyez prêt à tout surmonter en étant vous-même votre propre super-héros.

Maeva Trouilh



SI LA MUSIQUE NOUS A SAUVÉ DEPUIS L'ÉPIDÉMIE, DOIT-ON LA SAUVER EN RETOUR ?

Au moment où j'écris cet article, la rave party de Lieuron continue de faire parler d'elle. J'écarte évidemment le sujet de la réponse policière et médiatique, ne le maîtrisant pas, mais ce qui m'intéresse ici, c'est que l'affaire est un grand exemple de «contre-attaque artistique» face à la crise sanitaire. Une soirée illégale, organisée dans le but de sauvegarder un style défini justement par l'écoute collective.

Dans cette capsule temporelle, je cherche à questionner notre rapport à la musique depuis le mois de mars, sous la thématique du «sauvetage» il est assez facile d'en faire un rapprochement.

«La musique nous a sauvé depuis le premier confinement»

Dans un premier temps, il est indéniable que le 4ème art a gagné en importance depuis mars. Confinement ou pas, 2020 a plus que jamais été l'année dominée par la musique enregistrée. Les plate-formes de streaming sont logiquement les grandes gagnantes ; pour la musique et le cinéma, l'utilisation n'a fait qu'augmenter par rapport aux années précédentes et derrière les recettes aussi. Cette année de covid-19 marque pour beaucoup le premier abonnement à ces services à la demande. On parle d'une augmentation de plus de 16% d'utilisation des plate-formes audio pour 2020 face à l'année précédente (Nielsen report). A l'inverse, l'achat de disques en physique et même en digital est en baisse radicale en raison des périodes de fermeture des magasins. Spotify poursuit sans surprise sa croissance, sans interruptions depuis sa création ; il y a aujourd'hui plus de 144 millions d'abonnements payants, c'est-à-dire le double par rapport à début 2018.

Les nombreuses difficultés générées par la situation sanitaire et sa gestion par l'État sont évidemment à prendre en compte. Il est difficile d'avoir des réponses claires, mais il y a des questions à se poser : l'ambiance de votre musique a-t-elle changé ? Peut-être est-elle plus sombre, triste, nostalgique ou à l'inverse vous motive, évoque la liberté ? Avez-vous écouté plus ou moins de musique ? Les deux réponses sont tout aussi possibles ; peut-être que la musique était très présente dans vos trajets quotidiens (transports en commun ou voiture) et donc que vous en écoutez moins. Si vous étiez déjà de grands, grandes mélomaniaques ; accordez-vous plus d'importance à la musique à plusieurs (en soirée et surtout en concerts) ou à l'inverse seul-e ? Ce rapport a sans doute changé au fil des mois. Si la musique nous a aidé dans ces périodes difficiles, si elle a pris une plus grande importance qu'avant, alors nécessairement, face à la poursuite des fermetures des salles de concerts, il y a eu des réactions pour la sauver en retour.

Est-ce que tous les genres de musique, tous les artistes nécessitent d'être «sauvés» par une réouverture des salles ? Le succès de Wejdene, qui s'est lancée d'abord sur TikTok, dans une année sans tournée massive, montre comment la pop peut depuis bien longtemps se passer du concert pour évoluer. Par mécanisme logique, les plus indépendants ou plus attachés aux concerts (le rock, dans sa définition large, est un grand exemple) auraient réellement besoin d'une réouverture. Le streaming n'est pas suffisant pour ces artistes ayant besoin de la tournée, car c'est encore un bon moyen de développement. De même que si «la culture et ses acteurs» se meurent, est-ce qu'il s'agit vraiment de tous les membres ?

Face à cette question, on pense d'abord aux trois majors (UMG de Vivendi, Sony ME et la Warner) symboles de l'oligopole des labels. Mais cela existe dans le domaine des salles où l'on pourrait opposer Lagardère Live Entertainment possédant le Bataclan, le Casino de Paris et surtout l'Arkea Aréna de Bordeaux, face aux associations (Krakatoa) et petites entreprises (Rock School Barbey). La «culture» n'est certainement pas un secteur qui échappe à la compétition féroce et aux grandes différences entre les acteurs.

«Il faut en retour sauver la musique, mais laquelle ? Pourquoi et comment ?»

Le grand rassemblement du 15 décembre, dans plusieurs villes en France semble aux premiers abords faire ressortir une certaine dimension anticapitaliste ; on critique la pérennité des services en ligne, des grands groupes et labels, de l'importance de fait des GAFA, il y a l'appel de syndicats et partis de gauche.

Comme je l'ai évoqué plusieurs fois, la revendication est surtout portée sur la réouverture des lieux de culture, de musique, de cinéma, pour «sauver la culture». Une culture de proximité, formée évidemment par les individus plus que par des entreprises, loin de la mondialisation.

On pourrait schématiser un concert en salle en définissant trois à quatre groupes d'acteurs avec des situations financières et des motivations plus ou moins différentes.

- Il y a les performeurs, les intermittents et artistes, cherchant à se produire en live à la fois pour le plaisir de la prestation, pour diffuser leur art et évidemment pour le financement (souvent accompagné de l'enregistrement studio, dans le cas d'une tournée promotionnelle par exemple).

L'organisation avec les gérants et travailleurs ; un groupe vaste, plus ou moins divisible, avec des objectifs qui se nuancent entre la passion et le besoin financier. Du patronat et cadres aux techniciens, employés CDI et CDD, personnel ménagers ou encore jeunes stagiaires et bénévoles, il y a parfois de très grandes différences.

- les consommateurs, c'est-à-dire les spectateurs, ici pour écouter, regarder un concert, avec indirectement un soutien aux artistes, plus qu'au lieu, sauf cas exceptionnels (un rapport qui va sans doute changer au lendemain de la crise).

Ainsi, on comprend que tout est question de point de vue dans ce débat sur la réouverture. De manière générale, on distingue un argument précis : le gouvernement en laissant ouverts les magasins et les établissements scolaires, fait preuve d'incohérence et par la même occasion s'oppose à l'idée selon laquelle la culture et l'art sont essentiels. On pose ce genre de questions ; est-ce qu'une cours de recrée de collège ne ressemble pas finalement tout autant à une rave party ? Un sondage sur mon Twitter personnel (le 04/01 sur 62 personnes en grande partie attachées à l'art) fait état de seulement 39% souhaitant la poursuite des fermetures de salles. C'est une nécessité pour beaucoup de consommateurs, mais pour les autres acteurs c'est peut-être un peu plus différent.

En consultant la notice du ministère de la Culture «Aide à la reprise d'activité et à la réouverture au public des salles de spectacle» (07/09/20), on comprend rapidement qu'une réouverture s'associe logiquement à un gain de travail pour les salariées. Pour la vente de billet et surtout la validation, pour le débit de boisson, pour la gestion de l'espace et de la sécurité, pour le matériel, les installations et surtout pour le nettoyage ; il faut la présence de salariés. Le risque face au virus est le plus important pour eux, un peu moins pour les spectateurs, encore moins pour les artistes et quasi nul pour les gérants et cadres pouvant s'absenter. Il ne faut pas éloigner le «travail» de sa nature ; il est dangereux, souvent violent et outil d'exploitation, malgré l'image «romantisée, passionnée» du secteur culturel et artistique. On peut en déduire que pour les artistes, travailleurs et gérants, la priorité reste en grande partie l'argent pour vivre, et cela, plus que la réouverture. Pourquoi ne pas demander à être payé suffisamment malgré l'absence de réouverture ? La mobilisation de décembre se veut raisonnable pour s'assurer une négociation avec le gouvernement sinon cela impliquerait des mesures peut-être trop radicales pour beaucoup, même au sein du secteur en question.

Finalement, on se retrouve face à une rupture dans le secteur de la musique ; le capitalisme, même dans le contexte de crise sanitaire, convient très bien aux grands groupes du domaine, contrairement aux acteurs souvent plus précaires qui ont besoin du live. Les contestations face au gouvernement, opposent une «culture musicale», de proximité, celle des concerts, des petits à moyens groupes face à une autre, celle de l'immatériel, de l'éloignement, celle des puissants. L'importance qu'a prise la musique, depuis le premier confinement, a lancé un débat, est-elle essentielle ? Le mouvement uni pour que «la culture soit sauvée» semble y répondre mais pour ce qui est des mesures attendues, tout n'est que question de point de vue. Qui sont ceux qui veulent la réouverture des salles de concerts, malgré l'absence de vaccination générale et pourquoi ? Les arguments et justifications ne seraient pas si identiques que cela.

Hugo verdier

UN GRAND MERCI À :

Shirley pour la couverture électrique, merci à **Olivia et Pauline et Mathilde** pour leur travail de relecture ainsi qu'à **Mayli** pour sa chronique SAPERE AUDE. Merci à **Hugo** pour le son article qui rappelle l'importance du milieu culturel, ici musical, en ces temps difficiles. Merci à **Maeva** pour son article sur le développement personnel. Merci aux élèves du lycée Brémontier à Bordeaux, **Lino et Bettina**, pour leur première participation artistique et rédactionnelle. Merci à **Etienne** pour son illustration et à **Theo** pour son article sur des supers héros Zombies. À **Jeanne** pour sa contribution artistique et à **Noemie** pour la mise en page de ce numéro.

Merci au **Crous**, à l'**Université Bordeaux Montaigne**, à la **Mairie de Pessac** et à la **Mairie de Bordeaux** pour leur confiance.

